

Deuxième Partie

LE SECRET DE L'HOMME MASQUE

PREMIER CHAPITRE

Le général don José Corrazon.—Attaque nocturne.—L'œil d'un policier.

—Minuit, messieurs, c'est, dit le vieil adage, l'heure des crimes et des honnêtes gens ! permettez-moi de vous quitter, fit un jeune homme de vingt-huit ans environ, à la figure énergique et bronzée comme après une campagne sous les tropiques. Nos lecteurs auront facilement reconnu, en lui, le comte Olivier de Lauragais d'Entraygues.

Ces paroles, il les adressait à un groupe d'élégants et corrects *gentlemen* réunis, dans un des petits salons du cercle de la place Vendôme, par une causerie qui avait dû être des plus attrayantes, car d'unanimes protestations se firent entendre aussitôt.

—On ne se retire pas à cette heure, mon cher ! exclama l'un d'eux ; c'est à peine si les petits enfants sont couchés.

—C'est une mauvaise plaisanterie ! répartit un second ; on ne vous fait pas venir l'eau à la bouche avec un tas d'aventures plus merveilleuses les unes que les autres, pour s'arrêter à l'endroit le plus intéressant, ni plus ni moins qu'un roman-feuilleton... Et encore si tu nous disais : la suite à demain.

—Par ma foi, mon cher Olivier, ajouta un troisième personnage, vous nous avez à ce point intéressés avec vos Mangeurs de feu et les scènes de la vie australienne, vous les narrez si bien, que j'ai fort envie de prendre le prochain steamer pour aller mener cette vie si pleine d'émotion et d'imprévu de batteur de Buisson !

—Pour peu que cela vous intéresse, messieurs, répondit le jeune homme, je vous répondrai comme vient de le faire Gontran : La suite à demain ; je suis forcé ce soir de vous demander la permission de me retirer.

Et, envoyant de la main un salut amical, il sortit en souriant, sans écouter les protestations qui accompagnaient son brusque départ.

—Faut-il faire avancer une voiture à monsieur le comte ? demanda le chasseur qui se tenait dans l'antichambre.

Après avoir consulté sa montre en se disant à lui-même :

—Une heure encore devant moi ! j'irai à pied.

Olivier refusa ; et, allumant un cigare, il gagna lentement les bords de la Seine, tout en paraissant plongé dans une profonde méditation, qui ne lui permit pas de remarquer que, depuis sa sortie du cercle, deux individus, mis comme lui avec une rare élégance, le suivaient à une distance de vingt-cinq à trente mètres.

Après une légère pointe dans la rue de Rivoli, il était arrivé à la Seine par le Carroussel, semblant comme à plaisir allonger son chemin, sans doute pour laisser s'écouler cette heure qu'il avait encore à dépenser.

Le jeune comte était à Paris depuis une huitaine de jours environ. Il avait quitté l'Australie avec son vieil ami le Canadien, le capitaine Jonathan Spierz, son fidèle Laurent, M. Littlestone et quelques serviteurs indigènes, à la suite d'importants événements, sur lesquels nous reviendront bientôt, qui avaient impérieusement exigé leur présence en Europe.

L'ancien hôtel de la Trémouille, voisin de celui de Lauragais, avait été loué par le jeune comte pour y installer ses amis, car l'antique demeure du vieux marquis n'eût point suffi à les recevoir tous sans gêner ce dernier dans ses goûts et ses habitudes.

En changeant de théâtre, la lutte allait changer de caractère et dépasser l'héroïque épopée du Buisson. Le capitaine Rouge avait fait adopter un projet d'une extraordinaire audace, mais qui devait d'un seul coup terminer le combat à l'avantage du comte d'Entraygues ; il s'agissait de s'emparer non seulement du conseil suprême tout entier, mais encore du grand chef des Invisibles, et de leur dicter les conditions de la paix.

Toutes les années avait lieu sur un point quelconque de la Russie, ignoré de tous jusqu'au dernier moment, une réunion générale des délégués du monde entier. Ces délégués recevaient sous un pli cacheté le nom du lieu où ils devaient se rendre.

C'était presque toujours un endroit isolé dans les gorges du Caucase, les steppes du Don ou de l'Oural, ou quelque plage ignorée de la Caspienne, de l'Aral ou de la Baltique.

Ce même soir devait avoir lieu, à une heure du matin, chez le jeune comte, une séance importante, à laquelle allait assister Luce, le policier entièrement rallié, comme on sait, à la cause d'Olivier, il pouvait rendre des services d'autant plus grands que, affilié à la société des Invisibles, il avait su jusque-là se conduire avec tant d'habileté, que le Grand Conseil le considérait comme son agent le plus fidèle à l'étranger, et l'avait nommé député général pour la France, avec Paris spécialement dans ses attributions, où il était chargé de la haute surveillance des agents russes.

Le matin, un nègre avait abordé Olivier sur le boulevard pour lui annoncer que Luce serait au rendez-vous du soir, puis s'était éloigné en saluant humblement, emportant les salutations du jeune homme pour son maître ; or, c'était lui-même qui s'était ainsi travesti ; tout y était, lèvres lippues, nez aplati, coloration spéciale des cils et de la paupière... Cet homme là avait le génie des métamorphoses.

La seule chose que le comte n'avait pas pu obtenir de son nouvel allié, était la divulgation de la véritable qualité de l'homme masqué.

—Je vous défendrai contre lui, avait-il répondu.

—Mais quel intérêt a donc cet homme à ne pas être connu de moi ; il est donc assez lâche pour craindre mes justes représailles ?

—Il y a cela d'abord... puis, comme il est votre rival et qu'il sait que

vous mort la princesse Maria Féodorowna n'épouserait jamais votre meurtrier, il ne veut pas que personne puisse jamais faire devant elle la preuve contre nous.

Le comte n'avait pas insisté.

Dans tous les cas, c'était une puissante recrue qu'avait faite le comte d'Entraygues ; elle valait certes le million qu'il l'avait payée.

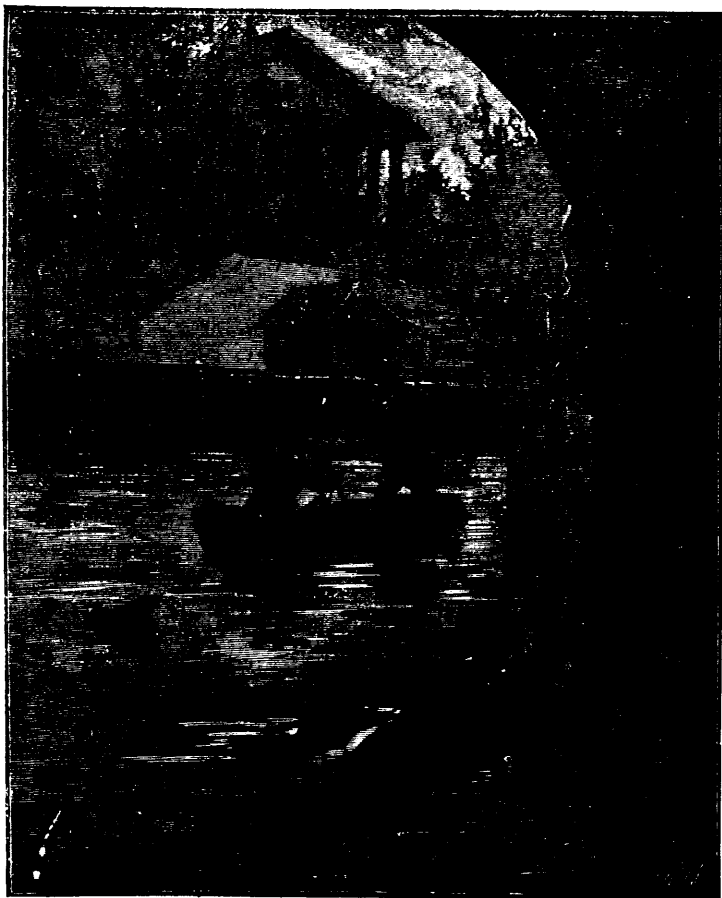
Comme on le voit, le jeune homme avait de quoi occuper ses pensées dans le trajet qu'il accomplissait du cercle de la place Vendôme à la rue St-Dominique.

Arrivé à la hauteur de la place de la Concorde, il s'engagea sur le pont, à peu près désert à cette heure ; les deux hommes qui le suivaient avaient doublé le pas et se trouvaient en ce moment à une trentaine de pieds de lui.

Parvenu au milieu du pont, le comte aperçut tout à coup un individu dont il n'avait pas remarqué la présence, enjamber brusquement le parapet, comme s'il eut voulu se précipiter dans le fleuve. S'élançant sur lui pour l'empêcher de commettre cet acte de folie fut l'affaire d'un instant ; mais l'homme était vigoureux ; il se débattait comme un diable, et Olivier avait toutes les peines du monde à le maintenir : apercevant alors les deux personnages qui l'avaient suivi, il leur cria :

—A mon secours, messieurs, cet homme veut se noyer.

Les inconnus accoururent à son appel et, avant que le jeune comte eût eu le temps de se reconnaître, il fut empoigné par les trois individus réunis, soulevé et lancé dans le fleuve.



L'embarcation tirait des petites bordées au milieu du fleuve.—Page 138, col. 2

Nageur émérite, il prit instinctivement en tombant, la position du plongeur, et se mit à nager vigoureusement vers la berge. Au même instant, d'une barque qui s'était détachée du rivage et accourait à son secours, il entendit distinctement cet appel :

—Courage, monsieur, nous sommes à vous.

En quelques instants le canot fut près de lui ; mais au moment où il mettait la main sur le plat-bord pour aider ses libérateurs à le hisser près d'eux, il reçut, destiné à la tête, un vigoureux coup d'aviron accompagné de ces mots :

—Cette fois il a son compte, j'en réponds.

Mais Olivier, voyant le mouvement, avait rapidement levé son bras gauche, qui était libre, en avant, et le coup avait entièrement porté sur ce membre.

Malgré la vive douleur qu'il ressentit, il ne perdit rien de sa présence d'esprit et se laissa à l'instant glisser comme un homme qui vient de perdre connaissance mais à peine avait-il disparu de la surface, qu'il plongea et se mit à nager entre deux eaux ; il était à une faible distance du pont, et, réfléchissant que l'ombre épaisse portée par les piles le protégerait suffisamment, il se dirigea de ce côté, et en quelques brasses vint se heurter aux masses de pierre des fondations ; l'obscurité était telle, qu'il ne voyait pas les boucles de fer qui sont disposées de distance en distance sous les arches. En tâtonnant, il parvint à en saisir une, et, fort de ce point d'appui, il se mit à inspecter le fleuve ; l'embarcation, montée par l'individu qui l'avait frappé, tirait de petites bordées au milieu du fleuve, pour s'assurer qu'il ne reviendrait pas à la surface.

LOUIS JACOLLIOT.

À suivre